Vol. XLIX — SAINT-BONIFACE, MANITOBA, MERCREDI, 25 FEVRIER 1920 — No 14

ABONNEMENTS
Canada .... $1.00 par année
Etats-Unis .... 1.50 " "
Europe .... 2.50 " "

Tarif des Annonces
1ère insertion, par ligne .... 12 cents
Chaque insertion subséquente 8 cents

N. B.—Les annonces de naissance, mariages et sépultures seront insérées au taux de 25 cents chacune.

LE MANITOBA

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

LE MANITOBA
EST PUBLIE ET IMPRIMÉ
TOUS LES MERCREDIS

Toutes communications concernant le journal ou l'imprimerie devront être adressées :

Le Manitoba
42 AVENUE PROVENCHER
SAINT-BONIFACE - MANITOBA
Téléphone : Main 3377

COUPS DE PLUME

Qui marche lentement va sûrement! Si le vieux dicton dit vrai, le monde va incontestablement rentrer dans une ère remarquable de paix et de prospérité; car il est indéniable que l'accord entre les peuples ne se consomme pas dans la précipitation.

La Russie nage toujours dans le sang. Lénine est toujours vainqueur; Kolchack a été assassiné, les autres chefs anti-bolchevistes subissent des défaites partout et les grandes puissances de la ligue ne peuvent s'entendre sur la conduite à tenir vis-à-vis cette malheureuse nation russe qui déjà aurait vu quinze millions de ses sujets morts de misères ou passés au fil de l'épée.

Lénine demande aux autres gouvernements du monde de reconnaître officiellement son régime, promettant au cas échéant de tenir une conduite plus conforme aux lois morales qui d'ordinaire doivent régir les peuples.

L'Angleterre serait d'opinion que pour assurer la paix de l'Europe et même pour sauver la Russie de l'anarchie qui la ronge et la saigne actuellement, il vaudrait mieux donner au gouvernement de Lénine un status, et l'obliger ensuite de rétablir l'ordre dans les confins de son domaine.

La France, au contraire, ne voudrait pas reconnaître les droits du bolchevisme et ne croirait à la réhabilitation de la Russie que par l'annihilation du pouvoir de Lénine.

Une certaine école française va plus loin et déclare que la puissance russe est nécessaire à la puissance de la France; cette école supplie les autorités françaises de ne pas permettre à la révolution de gouverner là-bas plus longtemps et réclame une intervention effective pour imposer, par la force des armes si c'est nécessaire, l'ordre en Russie avec qui la France devra ensuite conclure une alliance véritable et solide.

* * *

La question de l'Adriatique est toujours brûlante et menaçante. *Fiume*, serait toujours en *fume;* D'Annunzio, poëte, orateur, aviateur et général, serait devenu amiral-pirate, narguant et harassant ses adversaires et faisant continuellement des niches à M. Wilson qui toujours ses 14 points à la main, menacerait lui aussi de tout casser si les puissances alliées ne se rendent pas à ses injonctions.

C'est un méli-mélo à ne plus rien y comprendre!

Les chefs d'Etat Européens ont l'air de dire à M. Wilson .... Bougre, que vous êtes embêtant!... tandis qu'en même temps les cent pour cent américains semblent répondre... amen... car, nous aussi il nous embête!...

La ligue, sans réserves, n'a plus de chance aux Etats-Unis.

Les républicains, sous la conduite du Sénateur Lodge, l'emportent haut la main, surtout depuis, que le programme républicain a reçu de Lord Grey, une approbation complète.

Evidemment l'on se prépare des deux côtés à faire aux Etats-Unis les élections sur le dos de la ligue des nations... pendant ce temps le monde s'arrangera comme il le pourra.

* * *

Tous les petits pays qui depuis la guerre ont assisté à leur résurection sont dans un état d'ébullition.

Avant la guerre ils étaient pressurés par les plus gros; depuis la guerre ils paraissent vouloir surtout s'occuper à se manger entre eux.

Ils avaient compté sur la bonne-entente, le bon jugement et la sagesse des grandes puissances pour rétablir sur des bases solides, après un partage équitable, le domaine de chacun des petits peuples à qui l'on avait promis la vie selon ses us et coutumes.

L'illusion aura été de courte durée!

Comme les grandes puissances ne peuvent s'entendre entre elles; comme chacune veut la part du lion et comme le traité de paix a été signé de la main droite, pendant que la main gauche tenait le pistolet, comment veut-on que tous ces gros personnages et amis, aient le temps et le loisir de s'occuper des intérêts des petits moineaux?

Mais aussi il arrive ce qui fatalement devait arriver dans ce cas.

Les petits comme les gros sont obligés de voir eux-mêmes à leur propre partage et comme c'est la même logique qui préside, là comme ailleurs... c'est-à-dire la loi du plus fort... le résultat est que la situation actuelle ne peut durer plus longtemps sans que l'on voit la guerre reprendre ses activités avec plus de violence que jamais.

On promettait la paix universelle et éternelle; on assurait le désarmement général et voilà que l'Angleterre par la voix de Churchill, approuvée du Parlement, déclare qu'il faut à l'Empire Britannique une armée plus forte que celle d'avant la guerre, car les obligations et les responsabilités de l'Angleterre sont nombreuses à Constantinople, en Egypte, en Perse, en Mésopotamie, etc., etc.

Les Etats-Unis vont passer une loi de service obligatoire pour sa jeunesse de 19 ans.

On parle couramment du péril jaune et on le craint.

Jusqu'au pacifique chinois qui commence à frissonner.

La France aigrie, blessée, humiliée de voir qu'on l'a frustrée du fruit légitime de sa [illegible]llante victoire achetée au prix du plus lourd et du plus sanglant sacrifice se prépare à faire elle-même justice à ses droits, et, une étincelle mal dirigée peut à l'heure qu'il est, à n'importe quel moment, mettre de nouveau le feu aux poudres et amener la conflagration générale.

* * *

Une seule chose peut sauver le monde.

Le retour sincère aux préceptes de l'Evangile.

Ce n'est pas nous que le disons.

C'est l'humanité qui de tous les coins, de toutes les croyances, de toutes les races le crie avec une unanimité incontestable... mais on ne veut pas le faire!...

SOUFFRANCES D'HIVER

Le Souffle de l'automne a jauni les vallées;
Leurs feuillages errants dans les sombres allées,
Sur le gazon flétri retombent sans couleurs :
Adieu l'éclat des cieux! leur bel azur s'altère,
Et le soupir charmant de l'oiseau solitaire
A disparu comme les fleurs.

L'aquilon seul gémit dans les campagnes nues,
Tout se voile : les cieux, vaste océan des nues,
Ne reflètent sur nous qu'un jour terne et changeant; .....
L'orage s'est levé; l'hiver s'avance et gronde:
L'hiver, saison de jeux pour les riches du monde,
Saison de pleurs pour l'indigent.

Oh! le vent déchainé sème en vain les tempêtes,
Heureux du monde! il passe et respecte vos fêtes:
L'ivresse du plaisir enbellit vos instants,
Et malgré les hivers vous respirez encore,
Dans les tardives fleurs que vos soins font éclore,
Un dernier souffle du printemps.

Mais la douleur aussi veille autour de sa proie;
Soulevez, soulevez ces longs rideaux de soie
Qui défendent vos nuits des lueurs du matin!
Hélas! à votre seuil que verrez-vous paraître?
Quelque femme éplorée ou bien encore peut-être
Un vieillard tout pâle de faim.

Oh! vous ne savez pas ce qu'on souffre à toute heure
Sous ces toits indigents, frêle et triste demeure
Où l'aquilon pénètre et que rien ne défend :
Non, vous ne savez pas ce que souffre une mère
Qui, glacée elle-même au fond de la chaumière,
Ne peut réchauffer son enfant!

Non, vous n'avez pas vu ces fantômes livides
Sous vos balcons dorés tendre des mains avides :
Le bruit des instruments vous dérobe à moitié
Ce cri que j'entendais au pied de vos murailles,
Ce cri de désespoir qui va jusqu'aux entrailles :
"Oh! pitié! donnez par pitié!"

Pitié pour le vieillard dont la tête s'incline!
Pitié pour l'humble enfant! pitié pour l'orpheline
Qu'un peu d'or ou de pain sauve du déshonneur!
Ils sont là; leur voix triste essaye une prière:
Dites; resterez-vous aussi froids que la pierre
Où s'agenouille la douleur?

Donnez : ce plaisir pur, ineffable, céleste,
Est le plus beau de tous, le seul dont il nous reste
Un charme consolant que rien ne doit flétrir;
L'âme trouve en lui seul la paix et l'espérance.
Donnez : il est si doux de rêver en silence
Aux larmes qu'on a pu tarir!

Donnez : et quand viendra cette heure où la pensée
Sous le vent de la mort languit tout oppressée,
Le frisson de la mort sera moins douloureux;
Et quand vous paraîtrez devant le juge austère,
Vous direz : "J'ai connu la pitié de la terre,
"Je puis la demander aux cieux!"

—TURQUETY.

PAGES OUBLIEES

PENSEES SUR LA RELIGION

Que ceux qui combattent la Religion apprennent au moins quelle elle est avant que de la combattre. Si cette Religion se vantait d'avoir une vue claire de Dieu, et de la posséder à découvert et sans voile, ce serait la combattre que de dire qu'on ne voit rien dans le monde qui le montre avec cette évidence. Mais puisqu'elle dit au contraire que les hommes sont dans les ténèbres, et dans l'éloignement de Dieu, qu'il s'est caché à leur connaissance, et que c'est même le nom qu'il se donne dans les Ecritures, Deus absconditus: et enfin si elle travaille également à établir ces deux choses; que Dieu a mis des marques sensibles dans l'Eglise pour se faire reconnaître à ceux qui le chercheraient sincèrement; et qu'il les a couvertes néanmoins de telle sorte qu'il ne sera aperçu que de ceux qui le cherchent de tout leur coeur; quel avantage peuvent-ils tirer, lorsque dans la négligence où ils font profession d'être de chercher la vérité, ils crient que rien ne la leur montre; puisque cette obscurité où ils sont, et qu'ils objectent à l'Eglise ne fait qu'établir une des choses qu'elle soutient sans toucher à l'autre, et confirme sa doctrine bien loin de la ruiner? Il faudrait pour la combattre qu'ils criassent qu'ils ont fait tous leurs efforts pour chercher partout et même dans ce que l'Eglise propose pour s'en instruire, mais sans aucune satisfaction S'ils parlaient de la sorte, ils combattraient à la vérité une de ses prétentions. Mais j'espère montrer ici qu'il n'y a point de personne raisonnable qui puisse parler de la sorte; et j'ose même dire que jamais personne ne l'a fait. On sait assez de quelle manière agissent ceux qui sont dans cet esprit. Ils croient avoir fait de grands efforts pour s'instruire lorsqu'ils ont employé quelques heures à la lecture de l'Ecriture, et qu'ils ont interrogé quelque Ecclésiastique sur les vérités de la foi. Après cela ils se vantent d'avoir cherché sans succès dans les livres et parmi les hommes. Mais en vérité je ne puis m'empêcher de leur dire ce que j'ai dit souvent, que cette négligence n'est pas supportable. Il ne s'agit pas ici de l'intérêt léger de quelque personne étrangère: il s'agit de nous-même et de notre tout.

L'immortalité de l'âme est une chose qui nous importe si fort, et qui nous touche si profondément, qu'il faut avoir perdu tout sentiment pour être dans l'indifférence de savoir ce qui en est. Toutes nos actions et toutes nos pensées doivent prendre des routes si différentes selon qu'il y aura des bien éternels à espérer ou non, qu'il est impossible de faire une démarche avec sens et jugement qu'en la réglant par la vue de ce point qui doit être notre dernier objet.

Ainsi notre premier intérêt et notre premier devoir est de nous éclaircir sur ce sujet d'où dépend toute notre conduite. Et c'est pourquoi, parmi ceux qui n'en sont pas persuadés, je fais une extrême différence entre ceux qui travaillent de toutes leurs forces à s'en instruire et ceux qui vivent sans s'en mettre en peine et sans y penser.

Je ne puis avoir que de la compassion pour ceux qui gémissent sincèrement dans ce doute, qui le regardent comme le dernier des malheurs, et qui n'épargnant rien pour en sortir font de cette recherche leur principale et leur plus sérieuse occupation. Mais pour ceux qui passent leur vie sans penser à cette dernière fin de la vie, et qui par cette seule raison, qu'ils ne trouvent pas en eux-mêmes des lumières qui les persuadent, négligent d'en chercher ailleurs, et d'examiner à fond si cette opinion est de celles que le peuple reçoit par une simplicité crédule, ou de celles qui quoique obscures d'elles-mêmes ont néamoins un fondement très solide, je les considère d'une manière toute différente. Cette négligence en une affaire où il s'agit d'eux-mêmes, de leur éternité, de leur tout, m'irrite plus qu'elle ne m'attendrit; elle m'étonne et m'épouvante : c'est un monstre pour moi. Je ne dis pas ceci par le zèle pieux d'une dévotion spirituelle. Je prétends au contraire que l'amour-propre, que l'intérêt humain, que la plus simple lumière de la raison nous doit donner ces sentiments. Il ne faut voir pour cela que ce que voient les personnes les moins éclairées.

—*Pascal.*

L'APPEL AU PRETRE

Dans l'Eclair Comtois, M. Louis Hosotte cite les paroles prononcées par M. Klotz dans son dernier discours et y ajoute quelques commentaires :

J'adresse ici un appel à des hommes qui sont de grands propagandistes dans notre pays. Ils n'ont pas été, au cours des années de paix, placés du même côté politique: d'un côté, il y avait les instituteurs, de l'autre, les membres du clergé. Pendant la guerre, les uns et les autres ont fait leur plein devoir, je leur rends hommage à cette tribune. Ils ont encore une tâche à accomplir, ils ont de l'influence sur les masses populaires, leur parole est écoutée. Eh bien! Il faut que, par une propagande incessante, par des conférences, par des prêches, ils disent qu'il est nécessaire de se restreindre, que c'est un devoir.

M. Klotz a reconnu la valeur sociale de la prédication catholique. Cette constatation prend toute son importance si on la rapproche des déclarations souvent faites autrefois à la tribune ou dans la presse. La formule courante était celle-ci: "Qui veut des curés les paye!" On admettait généralement que la religion était une doctrine philosophique comme les autres, sans importance pratique. Les plus tolérants reconnaissaient à leurs concitoyens le droit de la professer, mais leur interdisaient de la mêler aux actes de la vie publique. C'était la séparation morale et intellectuelle, après l'autre.

Mais, aujourd'hui, le ministre se décide à reconnaître que dans le domaine moral et social les prêtres sont les meilleurs auxiliaires de l'action gouvernementale. La doctrine catholique apparaît à leurs yeux comme la voie de salut, comme un des moyens indispensable du relèvement national.

M. Klotz, juif et libre-penseur, s'honore en rendant hommage au rôle et à l'influence du prêtre que le gouvernement s'était adressé pour déterminer la France à verser son or pour la défense nationale. C'est aussi dans les provinces où la voix du prêtre est écoutée que les familles donnent le plus d'enfants à la France.—*Joseph Mollet.*

La plus belle armée de l'Europe centrale

Entre mon enquête en Allemagne, qui est terminée, et mon enquête en Pologne, il existe un étroit lien.

Sans la France, seule grande puissance continentale debout, la Pologne, demain, serait brisée. Sans la Pologne et sans la Tchéco-Slovaquie, la France, dans quinze ans, pourrait être surprise par un retour offensif de celle qui fut notre éternelle ennemie.

appelons brièvement le résultat provisoire de nos observations.

J'étais venu en Allemagne avec l'idée préconçue que j'allais retrouver un peuple puissant, en train de se relever. Mes premières impressions confirmèrent presque cet a priori. Je crois aujourd'hui, après une étude longue et minutieuse, qu'il n'y a d'autre alternative pour le peuple prussien qu'un coup de désespoir assez prochain ou une déchéance à long terme. Par ses pertes en hommes et en biens, par le poids de sa dette et de nos créances, par sa démoralisation, par sese grèves perpétuelles,il est condamné à la décadence pour un assez grand nombre d'années à moins qu'il ne risque l'impossible et ne tente la folie suprême, d'ici à six mois, dans le but de ressaisir les vingt millions d'irrédentistes dont a parlé la Deutsche Tageszeitung récemment. Il a une chance sur mille de réussir. Cette chance, il faut la réduire encore et tel est mon but.

On m'avait dit à Berlin : "Vous allez trouver une Pologne ruinée et minée par le bolchevisme. Les seuls éléments vigoureux y sont les colons allemands."

Déjà, dans le train qui m'emmenait à Posen, un officier allemand, fils d'un professeur de physique, ancien recteur de l'Université de Posen, renversait, d'un mot, ces diffamations.

"Vous allez trouver à Posen, me dit-il, la plus belle armée de l'Europe centrale, jeune enthousiaste, bien disciplinée, bien commandée et une race qui a pris toutes nos qualités allemandes, en nous laissant nos défauts."

Dès mon arrivée, le colonel Marquet, qui jouit ici d'une popularitée, "notre colonel Marquet", comme disent les Polonais, confirmait ce jugement porté par un ennemi.

"Chacune des trois parties de la Pologne me dit-il, a subi l'empreinte de son vainqueur. Chacune a son individualité. A Posen, vous êtes dans un des pays les plus riches de l'Europe, grâce à l'extraordinaire développement de l'agriculture, dû aux méthodes scientifiques les plus perfectionnées. Batteuses, semeuses, machines à labour, tout marche à l'électricité ou à la vapeur. A côté du champ, voici l'usine qui fabrique le sucre ou l'amidon, ou qui distille l'alcool. Certains traits rappellent encore, à la campagne, le régime patriarcal d'autrefois, parmi les raffinements du luxe le plus délicat et le plus moderne. Le paysan s'incline profondément devant son seigneur qui est pour lui un protecteur paternel.

"La haute société parle français à la perfection. Notre influence y est prépondérante. L'Angleterre existe à peine pour les Polonais, et l'Allemagne est tragiquement haïe. C'est de la France qu'est toujours venu le secours.

"Mais qu'il soit pauvre ou riche, plébéien ou aristocrate, le Polonais est ardent, généreux aimable, et par-dessus tout, croyant dans l'avenir de sa race. Vous verrez son armée: elle est déjà fort belle et travaille avec ardeur. Partout, à Posen, règnent l'ordre, l'honnêteté, la discipline, et se manifeste une volonté trempée dans la lutte.

"Si les divisions ne se mettent pas parmi eux, si le patriotisme apaise les rivalités entre les classes, adoucit les nuances entre Posnaniens, Galiciens et Varsoviens et redonne à tous le goût du travail, la Pologne marchera vers un splendide avenir."

Il faut l'y aider.

LE VIEUX SANG

C'était il y a trois semaines.

Le père était au lit depuis un mois, malade à fond. Cette fois, le vieux chêne était touché jusque dans ses racines et le premier coup de vent devait l'abattre.

Aussi quelle ne fut pas la stupéfaction de sa petite-fille—de sa "bonne grande", comme il l'appelle—quand, un soir, elle le vit debout dans sa chambre une canne à la main, s'essayant à marcher de chaise en chaise.

— Oh papa!... cria-t-elle épouvantée.

— Laisse-moi!

— Mais si tu tombes?

— Je ne tomberai pas... je ne veux pas tomber!

Et lui, si doux avec sa fille, eut un de ces regards de terrible ancêtre auxquels on ne résiste pas.

Trois fois, il fit le tour de sa chambre; puis il se recoucha, épuisé.

* * *

Alors seulement sa figure se détendit.

— Ecoute, petite...? Je suis perdu...

— Ne dis pas cela, grand-père!

— Je sais ce que je sais!... Mais avant de mourir, je veux tirer encore un coup de fusil pour la France... Je veux aller voter! Tu entends?... Je veux aller voter, dimanche!

— Mais c'est impossible!...

— Et pourtant, ce sera!...

La jeune fille le regarde. Les yeux du moribond sont seuls vivants dans la face blêmie par la mort approchante. Mais l'âme qui regarde par ces yeux est d'une telle trempe que, malgré ses vingt ans, la jeune fille en sent la surnaturelle beauté. Le vieillard continue:

— Ta mère ne voudra pas. J'aime bien ta mère, mais elle ne comprend pas. Tant qu'on vit on doit remplir son devoir. Tu m'aideras... Dis?... Tu seras avec moi?... Tu est ma fille, et les filles tiennent du père. Prometsmoi que je peux compter sur toi?

— Tu le veux?...

— Je le veux!...

— Alors, ce sera.

Le vieillard lui ouvrit ses deux bras :

— Viens, mon sang!... Viens, ma fille... Tu me donnes le suprême bonheur... Ensuite je pourrai partir.

Et deux jours après—la mère, sans défiance, étant à la messe—par le grand escalier, drapé dans sa robe de chambre comme dans un suaire, un cadavre vivant, soutenu par sa fille, marche à marche, descendit.

Une voiture attendait. Elle le conduisit lentement à la mairie. Et, quand il apparut au seuil de la section, les assistants crurent que c'était la mort qui entrait.

C'était une vie... Et elle apportait son tribut d'effort à la vie universelle du pays.

Le long bras maigre tendit un bulletin, et, d'un même geste, tous les membres du bureau se levèrent pour honorer celui qui faisait ainsi et simplement, acte de bon citoyen.

* * *

A la stupéfaction des médecins, ce mourant n'est pas mort encore. A l'heure où j'écris ces lignes, il caresse même le projet de revenir demain pour les élections municipales, et il se fait "piquer" ce soir pour exalter le néant qui lui reste de force.

Et si, dans une mairie de Paris, vous voyez un vieillard affreusement pâle entrer au bras d'une jeune fille et se diriger pas à pas vers l'urne, saluez-le bien bas! C'est le devoir, c'est le vieux sang, c'est la race qui passe...

Pierre L'Ermite.

UNION CANADIENNE

Un bel auditoire s'est réuni, dimanche dernier, pour entendre la belle et solide conférence de M. Albert Prince, sur "l'Atmosphère."

J'avoue humblement que j'ignorais que l'on pût dire tant de choses sur cette enveloppe gazeuse qui recouvre notre planète; j'ai été tout simplement émerveillé de la précision avec laquelle le conférencier a fouillé son sujet pour donner au public une substance riche et savoureuse. Cela laisse dans l'esprit des notions plus justes des choses et cela pousse à chercher davantage le secret de phénomènes physiques qu'on ne s'expliquait pas auparavant.

M. Prince mérite nos compliments les plus sincères; comme on le faisait remarquer, dans ces colonnes même, c'est une spécialité qui s'affirme brillamment; ses connaissances de la physiue et de l'électric itésont développées d'une façon rare. Souhaitons de l'entendre encore et profitons de l'occasion pour lui recommander une chose qui n'est pas de nature à le blesser: c'est d'accentuer légèrement la note de vulgarisation qui mettra ces hautes données scientifiques plus à la portée de l'auditeur qui n'est pas complètement initié à ces sujets. L'autre soir, le travail était clair et bien exposé; mais il m'est arrivé, à deux ou trois reprises, de ne pas très bien saisir des points qui semblaient très simples pour le conférencier et dont l'expression était parfaite, mais dont les termes techniques passaient au-dessus de ma tête.

Encore une fois, félicitations sincères!

Sa Grandeur Mgr Béliveau ainsi qu'un nombreux clergé rehaussaient l'assemblée de leur présence.

M. l'abbé Sabourin, directeur du Petit Séminaire, a présenté au conférencier les remerciements de l'auditoire. Il l'a félicité de l'assiduité au travail qui lui a permis d'acquérir et de coordonner les nombreuses connaissances dont il a fait preuve. "Qui accroit sa connaissance accroît sa douleur", dit M. l'abbé Sabourin,, paraphrasant un texte de l'Ecriture et "j'ai été déconcerté en écoutant M. Prince et voilà que je me trouve moins riche qu'auparavant".

Mlle Marie Benoit a chanté le Vallon de Gounod qui lui a valu un rappel mérité et elle a chanté le "Sombrero", de Chaminade.

Le Dr Laurendeau du comité littéraire de l'Union canadienne, qui présidait, a remercié chaleureusement tous ceux qui ont pris part à ces démonstrations, conférenciers, artistes et le public qui a été très assidu.

* * *

AUX MEMBRES DE LA CHORALE

Il y aura assemblée très importante de la chorale, dimanche prochain, à l'Ecole normale de Saint-Boniface, à 4 heures et quart.

Nous prions instamment tous les membres de se rendre à cette assemblée, très importante.

* * *

COMITE ATHLETIQUE

Notre équipe de Juvéniles a oué, vendredi dernier, à l'Aréna, une des parties qui lui vaudront sans doute le championnat. Ils l'ont gagnée, cette partie, avec un résultat de 7 à 0.

Voici le nom des joueurs qui font partie de cette équipe: MM. Ed. Gagnon, A. Lévesque, Jacques, Robert, Van Belleghem et DeCraen, Lucien Couture, substitut.

Leur jeu a été splendide; ils méritent tous des félicitations, surtout Van Velleghem qui, à ce qu'on dit, a été épatant.

Ils joueront leur seconde partie pour le championnat, vendredi soir, à l'Arena, à 9 heures et demie dans la soirée.

Nous invitons le public à aller les encourager de leur présence et de leurs acclamations.

Il ne faut pas non plus oublier nos braves "Midget" qui joueront à l'Amphithéâtre, lundi soir, à 7 heures et demie, pour le championnat. Nous en reparlerons la semaine prochaine.

PENSEES CHOISIES

La douleur purifie notre âme comme une sorte de communion spirituelle.

C'est toujours notre vie intérieure qui donne sa mesure à notre vie extérieure, quels que soient les circonstances et les événements.

NOS HOMMES FORTS

Napoléon Mathurin

(Par A. N. Montpetit)

(Suite)

Enfin, après quatre-vingt-sept jours d'une navigation lourde et fatigante comme un mauvais rêve, nous touchons au port désiré. Nous respirons à pleins poumons la brise rafraîchissante qui s'est baignée dans les sources et les ruisseaux où nous avons hâte d'assouvir notre soif: notre vue fatiguée de l'aspect monotone d'une mer de plomb fondu se repose avec délices sur la verdure du rivage: notre palais desséché, brûlé par l'usage prolongé de viandes salées, meurtri par le biscuit, se délecte par anticipation, des fruits savoureux que le vent balance aux branches des arbres de la côte: nous respirons à l'aise après un long étouffement; c'est comme une bonne nouvelle dans l'anxiété, le retour d'un ami qui l'on croyait perdu la crise salutaire dans la maladie: c'est le soleil après l'orage, la joie après la douleur, le sourire après les larmes. A ce moment, le marin le plus endiablé ne peut s'empêcher de saluer "Terre! Terre!" avec un élan de satisfaction. La mer a ses sirènes qui peuvent nous séduire passgèrement, mais la terre, c'est la patrie, c'est le clocher, la famille, c'est le bonheur.

Le déchargement opéré, nous reprenons sur lest, la route des Antilles où nous abordâmes à Barbadoes après une courte et heureuse traversée de vingt-deux jours. La population nègre domine dans cette île: ils parlent généralement l'anglais mais leur accent diffère du nôtre, et leur langage est un peu mêlé de patois. Nous employons un certain nombre de ces noirs pour faire notre chargement consistant en sucre et mélasse, encore destiné à Philadelphie.

Rendu en cette dernière ville, je sentis s'aggraver d'une manière inquiétante, un mal d'aventure qui m'était venu à la jambe droite et que j'avais négligé jusque là. Le capitaine m'engagea à me rendre à l'hôpital, mais je lui exprimai le désir de retourner au Canada, où grâce aux soins de la famille, je pourrais me rétablir plus promptement. Il y consentit et c'est ainsi que dans le cours du mois d'août je me retrouvais à Montmagny que je ne comptais revoir qu'un an plus tard.

Les bons traitements des médecins et les soins de la famille me remirent promptement sur pied. mais j'étais bien averti d'éviter de me mouiller les pieds.

Engagé à bord du steamer Miramichi pour le reste de la saison, je subis une rechute pour ne m'être pas suffisamment conformé aux avis du médecin; et la saison finie je dus entrer à l'Hôpital de la Marine à Québec, dans un état pire qu'auparavant.

Quelques semaines de repos, accompagné d'un traitement médical raisonné, suffirent pour me rétablir; mais je n'étais encore sous le doigt du médecin et son avis: "Prenez garde de vous mouiller."

Je fis la promesse d'être sage, mais promesse de marin équivaut à promesse d'ivrogne. Dès la première voile qui parut à l'horizon, je fus pris de l'ennui de la mer. Le capitaine F. Cloutier commandant le brick goëlette Orleans m'offrit la position de second maître, et je ne sus pas résister à la tentation.

L'Orleans quitta le port de Montréal, de bonne heure, au printemps, avec un chargement de grains en route pour Glasgow. C'était un excellent voilier. En dépit des vents contraires, nous fîmes une traversée aussi prompte qu'heureuse.

Après quelques jours passés à Glasgow, ville importante de l'Ecosse, dont je pus admirer les édifices et les monuments, à loisir, nous nous rembarquâmes pour Montréal, avec un chargement de charbon. Au bout de trente et un jours, nous saluions de nos hourrahs la citadelle de Québec. Un remorqueur nous conduisit à Montréal, où je rencontrai le capitaine Octave Côté, commandant de la barque Alice Ray, qui m'offrit la place de second maître à son bord.

Le Capitaine Côté, que je connaissais et estimais depuis mon enfance, étant comme moi de Montmagny, me gagna par sa proposition. A part cela, le vaisseau qu'il commandait étant plus grand et de plus de valeur que l'Orleans, je considérais que tout en restant dans la position de second maître, j'ajoutais par ce changement à l'importance de mes fonctions.

J'étais fier de mon rapide avancement dans la carrière que j'avais choisie. A vingt et un ans, je commandais à tout un équipage nombreux, sous les ordres du premier officier. Un de mes jeunes frères entreprenait avec moi son premier voyage d'outre-mer, et je me promettais de l'aider de mes connaissances, de le protéger de mon influence. Tout allait vraiment pour le mieux. Pas un nuage, pas même l'ombre d'un grain sur l'immensité de mon ciel bleu. aînés?

Hélas! l'homme propose et Dieu dispose. Un grain de sable fait trébucher le roi de la terre.

Avant de quitter le port mon mal empira, et je dus me remettre sous les soins d'un médecin.

Encore une fois, je fus guéri en quelques semaines, et je passai le reste de la saison à bord du "S.S. Miramichi."

Le 18 novembre 1881, je quittais le "Miramichi" avec un bon nombre de mes compagnons de bord, pour passer sur le S.S. Bahama sous le commandement du capitaine Astwood. Ici, commence le récit du voyage, qui devait se terminer par une si pénible catastrophe, et dont les derniers incidents ont imprimé une trace si profonde dans mon existence. Songez que pendant sept jours entiers, le vent, la mer m'ont promené dans l'immensité, porté sur quelques planches, qu'une lame ou le coup de queue d'un requin pouvaient disjoindre ou renverser à chaque instant, que pendant ces sept jours, je n'ai eu à manger que quelques bouchées de biscuit trempé d'eau salée, que ma langue se desséchait par la soif comme mon âme par l'abandon, que j'avais horreur du sommeil qui m'accablait et dont j'avais tant besoin.

Pourtant, je n'ai pas désespéré un seul instant. Derrière le Ciel sombre, je voyais les clartés de l'éternité. C'est à des moments semblables que l'on comprend combien il est bon d'avoir la foi.

(A suivre)

Pour défendre l'Asie l'Angleterre ne peut relâcher son effort européen

L'Esthonie vient de prendre une initiative que sa politique des cinq derniers mois ne laissait que trop prévoir. En ce qui la concerne, elle lève le blocus de la Russie et se prépare à transformer en traité de paix régulier la convention d'armistice qu'elle a signée le 2 janvier. Dans la ligue des petits Etats dont nous avons pensé envelopper la Russie bolcheviste pour la surveiller et la contraindre, une brèche est ouverte. Il faut s'attendre à d'autres défections. Tel est le résultat de la conduite incertaine des puissances alliées qui n'ont su donner à leurs protégés que des conseils contradictoires ;tel est l'aboutissement naturel des grands projets de M. Lloyd George: échange de marchandises avec les coopératives russes, interminables pourparlers avec Litvinof, sur lequel il serait temps que des éclaircissements fussent donnés.

La capitulation pour avoir la paix: à la conduite des dirigeants de Londres, il est impossible d'appliquer une autre formule. Mais, à ce prix, les dirigeants de Londres auront-ils la paix?

Pour saisir le cours de leurs desseins, force est observer les affaires russes d'un point de vue autre que celui auquel nous nous plaçons d'ordinaire. Force est de se transporter en pensée au centre de cet immense empire asiatique dont, au cours des sicles, la Grane-Bretagne a pris charge et que la dernière guerre vient d'élargir considérablement. L'Inde avec la masse énorme de ses 300 millions d'habitants, la Perse plus ou moins englobée par le dernier traité, la Mésopotamie occupée de Bassorah à Mossoul, la Palestine pareillement tenue, l'Egypte.

Tout ce monde musulman est en ébullition. Au Caire, les ouvertures de lord Milner n'ont pas désarmé les nationalistes qui, pour la première fois, agitent les populations paysannes. A Bagdad, les troupes anglaises ont affaire à l'hostilité des Kurdes et, depuis quelque temps aux menées et aux raids des chérifiens de Damas. Enfin, à Delhi, se prépare une réforme constitutionnelle qui, appelant des multitudes à participer directement, par voie électorale à l'oeuvre du gouvernement, suscite déjà de redoutables mouvements.

En dehors des limites où flotte le drapeau britannique, on n'aperçoit qu'inquiétude et perturbation. D'une part les bolchevistes maîtres des territoires transcaspiens, envoient leurs émissaires jusque dans l'Afghanistan. D'autre part, le nationalisme turc, sans rien lâcher de l'idée panislamique, poursuit le plan pantouranien dont il attend l'adjonction des 18 milions de Turcs compris dans les territoires du sultan. Il agit dans le désordre, mais il agit. Le lieutenant-colonel Paraquin, qui fut chef d'état-major d'Halil-pacha, commandant l'armée de Bagdad et de Mossoul, vient de nous décrire, dans le Berliner Tageblatt, la vigueur de ce mouvement. L'Allemagne victorieuse de 1918 dut s'opposer, les armes à la main, à la marche des Turcs sur Tiflis et eut toutes les peines du monde à faire respecter son consul de Tabriz!

Effrayés de l'effort à accomplir, nos amis anglais répètent le mot de lord Beaconfield: "L'Angleterre est avant tout une grande puissance asiatique." Ils pensent surtout à leurs frontières continentales. Et, pour y être puissants, ils voudraient arrêter les événements d'Europe. Impossible entreprise. L'Angleterre ne sera solide en Asie que dans la mesure où elle sera solide en Europe. C'est le premier axiome qu'elle doit retenir. Le second axiome à lui recommander, c'est qu'elle doit se comporter vis-à-vis du monde musulman en complète communanté de vues avec la France.

PERTINAX.

GRAVELBOURG

Comme notre bon et regretté M. Delbrook, cordonnier, vient de mourir, nous désirons voir l'établissement d'un autre cordonnier, pour Gravelbourg, Sask., immédiatement, un très bel avenir est assuré pour celui qui veut s'établir ici. Nous lui garantiront tout le travaille voulu. Pour autres informations ou location adressez-vous à Boîte 131, Gravelbourg, Sask.

Le Manitoba 42 avenue Provencher Téléphone : Main 3377

LE TANGO BLOND

Un curé écrasé... écrasé...

Une mère de famille, très femme du monde, toilette confortable et discrète.

Sa fille, jolie petite bête superficielle et offensive qui, d'avance, me regarde avec une inquiétude au fond des yeux.

— Monsieur le curé, je viens vous voir parce que la lettre de Son Eminence nous a un peu troublées. Elle condamne les danses exotiques, mais elle ne précise pas... Or, ma fille doit conduire une rallye demain; ses petites amies lui téléphonent: "Qu'est-ce qu'on dansera...? Tango... Fox-trott...?" Aussi je viens vous trouver... vous avez été curé de Montmartre... vous avez les idées larges... Enfin, que pensez-vous du tango?

Moi, je répondis :

— Je ne sais pas si j'ai les idées larges... C'est même une expression que je n'ai jamais comprise. Mais, en effet, j'ai été curé de Montmartre et je sais très bien ce que pensent du tango les petites poupées de la Butte, et surtout ce qu'elles disent des mères qui y conduisent leurs filles!...

— Et qu'en disent-elles...?

— C'est très difficile... même à traduire...

* * *

Ici, la jeune fille entre en ligne avec une petit voix autoritaire et saccadée :

— Enfin, Monsieur le curé, moi, je puis vous certifier ceci: j'ai un cours de danse qui est très bien; j'y vais le matin avec des petites amies...

— ... Qui sont également très bien...:

— Parfaitement! Et nous dansons le tango et le fox-troitt, et je vous assure que c'est très convenable.

— Mademoiselle, vous avez absolument raison! Votre, professeur de danse est un homme intelligent. Il doit ménager la clientèle américaine qui paye royalement et la clientèle française qui est la clientèle courante. Il avait deux moyens : ou de faire danser le tango en le baptisant autrement. mais alors il perdait le bénéfice considérable de la perversité du titre; ou alors de faire deux tango: un le vrai, celui qui justifie son nom... et l'autre.

... C'est ainsi qu'est né le tango des familles, un tout petit tango ingénu, innocent et blond, un peu ondulant, mais si peu!... un tango qui rendrait ridicules les terreurs des gens graves...

Cela devait arriver. C'est la théorie classique des aiguillages et des tolérances habilement imposées. Cela commence tout doux, pour vous mener ensuite au diable. D'ailleurs, ce tango-là, je vous confie, Madame, que vos danseurs l'apprécient très peu...

— A ce compte-là, toutes les danses sont impures!

— Non, pas toutes... Il y a des danses de respect comme la pavane, des danses de grâce comme le menuet, des danses guerrières, religieuses ou funèbres. Beaucoup d'autres sont dangereuses et font peur à l'Eglise, mère des âmes. Mais le tango, lui, est répugnant par définition.

* * *

Et comme le temps pressait, le curé brûla les stations :

— Que votre fille, Madame, désire danser le tango... passe! Elle ne comprend pas... du moins, je l'espère... Mais vous, Madame, vous, la protectrice née de votre enfant!... Vous qui savez ce que telle attitude signifie, comment pouvez-vous venir me demander une permission que le bon Dieu lui-même ne pourrait pas donner, car elle est contre toute conscience. En supposant votre fille complètement naïve, toutes ses compagnes ne sont pas comme elle... Elle contribue donc au scandale.. elle augmente de tout le poids de son honnêteté une mode abominable... elle est une occasion de tentation si elle danse avec un jeune homme qui est un jeune homme.. Ne niez donc pas l'évidence!

* * *

Il y eut une sorte de silence de résignation. Moi, retenant à chaque instant l'expression d'une pensée qui s'incarnait dans des mots trop nets... Elle, gênée, avec un peu de rancune, ayant espéré une nuance, un "peut-être" dans la faiblesse duquel elle se serait faufilée.

— Pratiquement, Monsieur le curé, vous savez bien que l'on ne danse plus que ça...?

— Et c'est votre honte à vous, femmes honnêtes!... Comment! vous appartenez à un pays d'un goût suprême qui peu à peu. en s'épurant chaque siècle davantage, a donné une forme définitive et souvent exquise aux plus belles danses du monde... Ce trésor d'art, vos aïeules des grands siècles vous l'ont transmis, et, au lieu d'en être fières, de le garder de le défendre, de l'imposer comme elles le faisaient jadis... comme vous en avez le droit et le devoir.. vous vous mettez stupidement, vous, les femmes de grand goût... vous, les femmes distinguées, à la remorque de je ne sais quels nègres sadiques de la Plata ou de San-Francisco!... Ne protestez pas, Madame!... le tango est impur jusque dans son nom, et je ne sais pas quel est le plus mauvais, du tango qui s'affiche ou de celui qui se cache...

... Il y a, d'ailleurs, un débousolage général contre lequel tous les Français de race devraient protester, débousolage au Salon d'automne... débousollage au cinéma... débousolage dans les "dancings" dont les recettes sont affolantes... débousolage jusque dans l'ameublement familial... tapis violet et noir, éclairage réservé aux plinthes basses... plus de chaises... on s'assied maintenant sur les coussins... tout convergeant vers les mêmes choses... et quelles choses!... Si Martial revenait, il serait content, nous marchons vers ses moeurs.

* * *

— Alors, concluons, dit la mère.

— Concluons : Un de mes jeunes gens me disait l'autre jour : "Si je voyais ma fiancée danser le tango avec tel ou tel de mes amis dont je connais les pensées intimes, précisément parce qu'ils sont mes amis, je lui enverrais le soir même le billet suivant : "Mademoiselle, finissez donc avec "qui vous avez commencée..."

— Dans ces conditions, je ne puis plus aller nulle part!... Je n'aurai plus aucun plaisir!... s'écrie la jeune fille.

Et elle se met à pleurer.

Et moi... moi, le sensible, qui me suis toujours effondré devant les larmes, ce sang du coeur, je la regarde, cette jeune Française, qui pleure pour tangoter et fox-trotter ... je la regarde avec des yeux durs.

Car derrière elle, par delà les petites boîtes à sauteries et les petites tasses des petits thés, j'aperçois les grands faubourgs affamés d'apôtres, et où gronde toujours l'orage populaire... je vois les mansardes de misère appelant les anges de la charité, les petits laïques des banlieues sans catéchisme, tant d'objections sans réponses. tant de malades abandonnés dans les hôpitaux, tant de prose sans le bleu de la foi religieuse, tant de scandales sans la protestation nécessaire, écrasante, de l'exemple.

Et, pour la première fois de ma vie, des larmes m'ont dégoûté...

Pierre L'Ermite.

POPULATION QU'AURAIT LE CANADA

Le département du recensement calcule qu'elle doit être de 8,835,102 âmes

Ottawa, 4.—Le département du recensement vient de compléter ses calculs sur la population du Canada par province pour l'année 1919; les calculs sont basés sur l'augmentation de la population entre 1901 et 1911, et, sans préendre à la correction parfaite, l'expérience du passé et la comparaison avec d'autres calculs officiels permettent de croire qu'ils sont justes. Voici les chiffres par province :

Alberta, 587,770 âmes; Colombie-Anglaise, 718,660; Manitoba, 618,903; Noveau - Brunswick, 368,760; Nouvelle-Ecosse, 518,-761; Ontario, 2,820,909; Ile du Prince-Edouard, 93,728; Québec, 2,326,528; Saskachewan, 754,090; Territoires du Nord Ouest, 18,481; Yukon, 8,512; soit un grand total de 8,835,102.

Les derniers chiffres pour Montréal, Toronto et Vancouver sont les suivants: Montréal, avec la banlieue, 1919, 743,964; Toronto 473,829; Vancouver, 102,550. Pour Winnipeg, le dernier recensement est celui de 1911, qui donne 163,000 de population, mais il est probable que le chiffre est maintenant au-dessus de 200,-000.

L'Angleterre sait honorer ceux de ses fils qui contribuent le plus à l'éclat de sa gloire. Mais comme elle veut qu'ils tiennent le rang auquel ils doivent légitimement prétendre, elle leur assure de leur vivant une situation matérielle digne d'elle et digne d'eux.

C'est ainsi que les grands chefs militaires qui se distinguèrent particulièrement à la tête des armées anglaises pendant la dernière guerre ont été les bénéficiaires de "dotations", votées par le Parlement britannique.

Or à l'un des derniers voyages à Londres de M. Clemenceau, M. Lloyd George lui fit part de la satisfaction qu'il éprouverait lui-même et que ressentirait le gouvernement du Roi, si le gouvernement français acceptait que l'Angleterre témoignât sa récompense au maréchal Foch, commandant lui faisant un don égal à celui en chef des armées inter-alliées qu'il avait menées à la victoire, en octroyé au maréchal Douglas Haig.

M. Clemenceau refusa, indiquant que la coutume n'existait pas en France, d'"honorer" de pareille manière les généraux vainqueurs.

M. Lloyd George n'insista pas, mais laissa savoir au maréchal Foch l'intention qu'il avait eue. Ce à quoi le maréchal répondit qu'il était fort touché, qu'il n'aurait pas accepté, mais que si on l'avait bien voulu, ce sont nos oeuvres de guerre qui auraient bénéficié de la générosité britannique.

SAINT-BONIFACE

M. Jean Bernuys, autrefois de Saint-Boniface, est des nôtres pour quelques jours. Il se rend à Sainte-Rose du Lac, remplacer M. Valcourt, gérant de Banque Royale.

* * *

Le R. P. Robichaud, S.J., procureur du Collège de Saint-Boniface, est gravement malade à l'hôpital de Saint-Boniface. Nous lui désirons un prompt rétablissement.

* * *

De grandes réductions seront faites sur tous les articles d'épiceries dans le magasin de M. Hélie, Avenue Provencher, Saint-Boniface, durant la fin de la semaine.

* * *

M. et Mme Courvenberg de 132, rue DesMeurons, Saint-Boniface, sont partis par le bateau "Scotian" pour la Belgique.

* * *

M. Joseph Henry Joïe de 12, Avenue Cathédrale, est parti pour Sprimont, Belgique.

* * *

M. Ferdinand Rhault de Richer P. O., Man., est parti pour Lake Linden, Michigan, où il va visiter son père.

* * *

Mlle Geneviève Proisy est arrivée de France, dimanche matin pour une promenade chez son oncle, M. Jacob Vanmegroet, 68, rue Victoria.

* * *

Ceux qui désireraient avoir du travail et aller dans les chantiers de bois peuvent s'adresser à M. J. A. Marion, rue Dumoulin, Saint-Boniface.

* * *

Nous apprenons la mort subite de M. Magnan de la rue Saint-Jean-Baptiste, survenu hier. Nous offrons à la famille Magnan nos sincères condoléances.

MUSIQUE NOUVELLE

Notre concitoyen Monsieur le professeur Paul Salé vient de publier cinq morceaux de musique dont il convient de signaler l'apparition. C'est une production locale, et tout travail de nos artistes mérite des félicitations. En l'occurence. M. Salé ajoute à notre avoir national. Ses récentes comvoir national. Ses récentes compositions vont de parallèle avec les splendides efforts qui se font en d'autres sphères pour promouvoir au milieu de nous le goût de la musique.

Ces pièces sont pleines de vie, de chaleur et de sentiment; ce n'est pas la première fois, du reste que Monsieur Salé fait oeuvre de compositeur. Il y a un an nous avions l'occasion d'applaudir à deux marches superbes interprétées en concert par la fanfare La Vérandrey.

Voici les récentes productions de monsieur Salé:—

(1) "Pleurs cachés" (valse).

(2) "March of the Khaki Lads".

(3) "Too late, my dear" (three step).

(4) "Bouquet de violettes" (valse).

(5) "Marche de l'Ecole Provencher'.'

On peut se procurer cette intéressante musique entre autres endroits, à la librairie Kérock, à St-Boniface.

POUR NOS MORTS

Le comité des dames pour l'érection d'un monument à la mémoire des soldats français, morts au champ d'honneur, donnera une partie de cartes, dimanche prochain, 29 février, à 8½ heures du soir, dans la salle de l'école Provencher. Un chaleureux appel est fait non seulement à tous les français, et à toutes les françaises, mais aussi à toutes les personnes désirant passer une agréable soirée. En outre de la patrie de cartes il y aura de la musique et des rafraichissements. Le prix fixé pour chaque personne sera de 50 sous. Toutes les personnes qui voudront bien former une table sont priées de téléphoner à la secrétaire-trésoriere Fort Rouge 934 ou Main 993 et d'apporter avec elles un jeu de cartes dimanche soir. Chacun de nous sait tout ce que nous devons à ces glorieux héros, tombés pour la défense de la liberté des nations, aussi venons en foule apporter notre obole pour le monument destiné à perpétuer le souvenir de leur holocauste à la patrie.

Désirant avoir le concours de toutes les françaises, les dames qui n'auraient pas reçu de lettre d'avis pour cette réunion sont priées de téléphoner Fort Rouge 934 afin de faire connaître leur nom et leur adresse.

—Communiqué.

PETITES ANNONCES

MEDECINS

AVOCATS & NOTAIRES

AGENTS D'IMMEUBLES